

Theodor Gomperz

**LES PENSEURS
DE LA GRÈCE**

*

LES SOPHISTES

Le Philosophe

Éditions Manucius

Le Philosophe

Collection dirigée par Jean-Jacques Gonzales

LES SOPHISTES

Theodor Gomperz

LES PENSEURS DE LA GRÈCE
HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ANTIQUE
[TOME I, LIVRE III, CHAP. V, VI, VII]

*

LES SOPHISTES



Festina Lente

Éditions Manucius

Extrait de la publication

© Éditions Manucius, 2008
9, rue Molière - 78 800 Houilles
www.manucius.com

Extrait de la publication

LES SOPHISTES

I. Les sophistes. Ce que le sophiste écrivait et enseignait. Il était à moitié professeur, à moitié journaliste. – II. Ce qui, en réalité, était commun aux sophistes. Raisons de la répugnance qu'ils inspirent. Attaques de Platon contre les sophistes. Ses divers procédés de polémique. Les sophistes combattus par le vieux Platon. Variations de sens des mots «sophiste» et «sophistique». – III. Les sophistes n'ont été ni des bretteurs intellectuels ni des retordeurs de mots. L'écrit Sur l'Art. – IV. Prodicos de Céos. Il est associé à Anaxagore. La synonymique de Prodicos. Sa philosophie morale. – V. Hippias d'Élis. Un parallèle à l'époque de la Renaissance. Le Dialogue troyen. – VI. Le sophiste Antiphon. Nouveaux fragments. Antiphon est à l'antipode de Calliclès.

I

Si fertile qu'ait été le V^e siècle en productions littéraires, il s'en faut de beaucoup qu'il ait été un siècle livresque. Le Grec aimait mieux – à cette date encore – s'instruire par les oreilles que par les yeux. La race des rhapsodes s'éteignait peu à peu, mais un nouveau personnage commençait à prendre leur place dans la vie publique des Hellènes. Vêtu, comme le rhapsode, d'un manteau de pourpre, le «sophiste» se rendait à Olympie ou ailleurs, et là, devant ses compatriotes accourus en grand nombre pour assister aux jeux, il récitait, non plus les anciens poèmes épiques, mais les discours d'apparat dont il était l'auteur (1). Dans les réunions moins

nombreuses, mais plus intimes, il faisait des conférences extrêmement étudiées sur les questions scientifiques ou sociales les plus diverses [...]. À ce fait se rattacha la révolution qui se produisit peu avant le dernier tiers du siècle dans le domaine de l'enseignement. Aux exigences plus grandes de la vie politique, au développement des besoins intellectuels ne suffisait plus la connaissance élémentaire de la lecture, de l'écriture et du calcul, qui, avec la musique et la gymnastique – auxquelles vint s'ajouter plus tard le dessin (2) – formait toute la culture de la jeunesse. Aucun établissement officiel ou privé ne tenait lieu de nos écoles secondaires et de celles de nos écoles supérieures dont le programme embrasse l'ensemble des études.

Le moment vint où des hommes pleins de talent et d'originalité cherchèrent à combler cette lacune. Des maîtres se formèrent qui, se rendant de ville en ville, groupaient les jeunes gens autour d'eux et leur donnaient des leçons. L'adolescent y était initié aux éléments des sciences positives, aux doctrines des philosophes-naturalistes, à l'interprétation et à la critique des œuvres poétiques, aux distinctions grammaticales, que l'on commençait justement à établir, aux subtilités de la métaphysique. Mais le centre de cet enseignement était formé, cela va de soi, par la préparation à la vie pratique et surtout à la vie publique. Ainsi Protagoras d'Abdère, le plus ancien et le plus éminent de ces maîtres itinérants dont le nom nous soit connu, formule ainsi, dans un dialogue de Platon, le but de son enseignement : « Prudence dans les choses domestiques, afin que le jeune homme puisse un jour administrer au mieux sa maison ; prudence dans les choses civiles, afin qu'il devienne aussi capable que

possible de discuter et de gérer les affaires de la cité (3)». En un mot, ce qui formait le noyau de cet enseignement, c'étaient les sciences morales et politiques, ou du moins les rudiments qui en existaient déjà alors ou qu'on venait d'en créer. Or l'âme de la politique pratique, c'était l'art oratoire, dont nous avons déjà fait voir la haute signification et le constant exercice [...]. Il était donc bien naturel que ces hommes qui s'appelaient eux-mêmes «sophistes», c'est-à-dire maîtres ou professeurs de sagesse, ne bornassent pas leur activité à l'enseignement de la jeunesse. Les mêmes facultés, les mêmes connaissances qui les rendaient capables d'enseigner, leur permettaient aussi de se signaler comme orateurs et comme écrivains. C'était d'ailleurs une nécessité de leur condition de se dépenser sans compter dans ces multiples directions, car, ne recevant absolument aucun salaire de l'État, ils en étaient réduits à leurs propres forces; en outre, ils séjournèrent plus souvent parmi des étrangers que parmi leurs concitoyens, et pour acquérir leur place au soleil, ils étaient obligés de lutter contre une âpre concurrence et contre le discrédit qui s'attachait souvent à leur personne. Il n'existe pas, dans le monde actuel, de terme de comparaison exact. Le sophiste se distingue du professeur d'aujourd'hui aussi bien par l'absence de tout rapport, avantageux ou nuisible, avec l'État, que par l'impossibilité où il se trouvait de se borner à une spécialité. Comme savants, la plupart d'entre eux étaient à peu près universels; comme orateurs et comme écrivains, ils étaient, ainsi que nos journalistes, toujours prêts à entrer en lice et à affronter un combat. Moitié professeur, moitié journaliste, telle est la formule qui nous

donne peut-être la meilleure idée, à nous modernes, de ce que c'était qu'un sophiste au V^e siècle. Ces hommes recueillaient des applaudissements très vifs, et un succès matériel des plus considérables; les plus distingués d'entre eux provoquaient un enthousiasme délirant auprès des jeunes gens de la Grèce, toujours très sensibles à la beauté de la forme et à la culture de l'esprit.

L'apparition d'un de ces coryphées que, si nous en croyons Platon, l'on portait en triomphe, mettait en émoi au près et au loin la jeunesse athénienne. Déjà avant le lever du soleil, à ce que nous raconte un dialogue de ce philosophe, un jeune homme d'excellente famille se précipite dans la maison, puis dans la chambre à coucher de Socrate et éveille celui-ci en criant: «Tu sais déjà la grande nouvelle?» Le sage se dresse, effrayé, sur sa couche: «Au nom du ciel! Tu ne viens pourtant pas m'annoncer un malheur? – Dieu m'en garde! Le plus grand bonheur. *Il* est arrivé. – Qui? – Le grand sophiste d'Abdère». Et le jeune homme prie Socrate d'intercéder pour lui auprès du célèbre Protagoras pour que celui-ci l'admette au nombre de ses disciples. Aussitôt le jour venu, les deux hommes se rendent dans la maison du riche Callias, dont l'étranger est l'hôte. Ils la trouvent déjà dans la plus vive agitation. Protagoras se promène en long et en large sous le portique, flanqué à droite et à gauche de trois amis des plus distingués, parmi lesquels le maître de la maison et les deux fils de Périclès, et suivi d'une foule d'adorateurs de second ordre. «Et rien, remarque en plaisantant le Socrate de Platon, ne me réjouit autant que de voir quel soin les jeunes gens prenaient pour laisser toujours

le pas au Maître, et comment, aussitôt la tête du cortège arrivée à une extrémité de la halle, la suite se partageait et se séparait pour se refermer immédiatement et avec ordre derrière le grand homme et ses compagnons.» Dans les divers appartements de la maison, d'autres sophistes tiennent leur cour, entourés chacun, comme la reine d'un bal, d'un cercle d'admirateurs. Socrate présente sa requête dans le style familier de la conversation, et l'artiste en langage lui répond aussitôt par un discours assez long, très étudié et prononcé sur un ton mesuré et solennel; une discussion philosophique s'engage entre les deux hommes, tandis que les assistants courent chercher tous les bancs, tous les sièges de la maison et s'assoient en cercle pour jouir de cette fête des oreilles et de l'esprit. Protagoras laisse à l'assemblée le soin de décider s'il doit répondre à Socrate d'une manière concise ou d'une manière discursive, par un mythe ou par un simple discours. Dès qu'il commence à parler, ses auditeurs, dans une attente anxieuse, se suspendent à ses lèvres: à peine a-t-il fini qu'éclate une tempête d'applaudissements longtemps contenus. Tel est le tableau que nous a fait Platon (4), et auquel la magie de son style assure une impérissable jeunesse. Son récit accuse une forte teinte de caricature, mais il est facile, néanmoins, d'y retrouver les traits de la réalité.

II

Si maintenant l'on nous demande ce qui, en fait, était commun aux divers sophistes, nous répondons: rien absolument